

éditions
MF

Est
Marie Gil

Collection Inventions



*“Look East: the substance of things hoped for,
the evidence of things not seen. – Look Eastward!”*

Lewis Carroll, *Sylvie and Bruno*.



*« Sois sûr d'avoir épuisé tout ce qui se communique
par l'immobilité et le silence. »*

Robert Bresson, *Notes sur le cinématographe*.



CHAPITRE II
Lancelot du Lac

QUATRE hommes dans la forêt se rapprochent d'une grande maison à meurtrières, qu'on aperçoit au fond. Ils parlent.

— Il l'a vu et il n'a pas pu l'approcher.

— Si, mais il n'a pas pu le toucher. C'est parce qu'il n'a pas pu le vouloir.

— S'il ne le rapporte pas, nous allons disparaître. Regardez autour de vous, tous nos compagnons morts. Il ne reste que nous. Et le chef, et Geneviève. Il mérite la mort.

— Est-ce sa faute si lui seul pouvait nous le rapporter ?

Ils marchent en lisière du bois essaimé de loin en loin, sur les bords du chemin et en travers des fossés de feuilles mortes, de corps décapités baignant dans une petite flaque sanguinolente. Le ciel est noir, le paysage entier comme une malédiction soudain inéluctable, accomplie dans la transparence de l'air sombre qui voit trembler chaque feuille dans le silence meublé des cliquetis des armes et du bruit des roues sur la terre détrempée. On passe devant deux pendus, deux squelettes en armures, l'armure est un miracle qui maintient le squelette entier en suspension et permet aux vertèbres de ne pas se disjoindre. Non loin le ferraillement d'une carriole rebondit contre les collines noires chevelues, crépues comme des têtes de nègres qui s'épaulent à perte de vue et qu'on aperçoit à chaque ouverture, à chaque virage de la route en épingle à cheveux qui suit anarchiquement la rivière. Le bois court jusqu'à l'horizon et ne laisse visible que peu de ciel avant que le chemin s'élargisse entre les deux rideaux d'arbres qu'il traverse capricieusement, le torrent de moins en moins sombre sous la lumière naissante, moins lent aussi, sous le soleil moteur des eaux. Mordred parle le premier.

— Il doit mourir.

— Qui peut décider ? Nous n'aurions pas dû nous lancer dans ce voyage, les hommes comme nous ont peut-être vocation à disparaître aujourd'hui.

— Je ne sais pas, je sais qu'ils se retrouvent tous deux dans le bunker du petit pré, c'est pour cela que l'objet nous échappe. Il attendait un homme spécial, un cœur simple, nous lui envoyons le plus corrompu d'entre nous.

La rivière s'assèche à mesure qu'elle roule, secouée de remous vers l'aval comme l'eau d'un bain qui se vide. Quand l'œil revient au chemin qui court au torrent, il constate que la laideur n'est pas totalement absente, a stigmatisé le paysage d'un assemblage disharmonieux de bâtisses orientées de façon anarchique, d'un hameau à la pauvreté grise. Les quatre hommes sont arrivés devant le château, la nuit est complètement tombée, la façade est blanche sous la lumière de la lune et depuis quelques minutes, ils regardent le ciel. Lancelot s'avance vers eux.

— Que faites-vous, le nez en l'air ?

— Nous regardons la lune.

— Ce petit nuage, l'un de nous dit qu'il la recouvre comme pour la noyer. Moi je prétends qu'il l'étrangle, qu'il la serre.

— Ce qui signifie ?

— Que nous finirons tous étouffés dans cette baraque si nous ne prenons pas le large.

— Regarde, le nuage se retire.

Ils s'éloignent un à un, Mordred fait mine de partir aussi. L'air pur léger, qui agit sur la volonté, invite Lancelot à se rapprocher. Les nuages se succèdent, font écran par intermittences, rabattant soudain sur l'ombre laiteuse une épaisseur plus noire qui passe, balaie le paysage, le caressant. L'ombre s'arrête parfois plus longtemps et laisse les deux silhouettes invisibles un instant. Lancelot s'est approché. Laisse-moi t'accompagner dans ton tour de garde. Je préfère aller seul. Mordred, le corps balayé sous le passage des nuages, paraît très grand. Un nez oblique et long, au milieu d'un visage encore

étiré par l'ombre, fait comme une plaie à la face.

— Faisons la paix. Votre amitié contre la mienne.

— Il vaut mieux laisser les choses comme elles sont.

Lancelot voit l'écharpe dans ses mains.

— Une écharpe?

— Tu la reconnais?

— Non, pas si tu la caches.

— Pourtant, c'est bien celle qu'elle a oubliée l'autre jour.

— Si je te tends la main droite, la refuses-tu?

L'autre se tourne vers le fond du jardin et s'en va sans répondre.



La cabane/bunker des dunes. Une lampe à huile projette des ombres gigantesques sur les murs et le sol. Geneviève tient son écharpe à la main, c'est une écharpe bleue de soie mate sauvage qu'elle laisse traîner par terre en faisant les cent pas dans la pièce. Elle est de dos. Elle marche vers le banc. On voit sa main : elle pose l'écharpe sur le banc. On entend des pas de dehors, on est toujours sur la main, puis elle se retire et on regarde l'écharpe. La porte s'ouvre, un courant d'air parcourt l'écharpe qui fait de petites vagues, on entend la porte se fermer, l'écharpe ne bouge plus. Puis c'est un souffle comme d'un homme faisant un effort, Lancelot monte l'échelle qui mène à la grange du bunker. Ils sont tous les deux devant le banc et se regardent. On regarde Lancelot. Elle parle en premier.

— Pourquoi m’as-tu fait venir ?
— Je vais partir.
— Je refuse, je ne veux pas.
— Ce n’est pas ce que tu veux qui importe.
— Tu es fou. Sauras-tu rester immobile dans un monde rétréci ?

— Le monde entier est grand, il n’y a pas de limites.
— Serre-moi, ce n’est pas un fantôme que tu tiens.

On voit le visage de Geneviève, puis la main qui repousse l’épaule de Lancelot. On reste sur la main.

— Quand les autres seront partis, alors seulement tu viendras dans ma chambre.

On voit le banc et l’écharpe, à nouveau. Le bunker, la porte d’entrée. Lumière de matin, un homme entre par le côté droit, se dirige de dos vers la porte, qu’il ouvre. Il disparaît à l’intérieur. Cinq secondes. Il ressort tenant une écharpe bleue dans ses mains. On ne voit pas son visage.

On est à l’intérieur du bunker. Geneviève monte l’escalier de bois ajouré, suivie par Lancelot. On la voit depuis le bas de l’escalier puis arriver à l’étage. On voit Lancelot se hisser de l’échelle, Geneviève de dos. Il y a le banc, vide, puis le visage de Geneviève.

— J’avais laissé mon écharpe ici, j’en suis sûr. Quelqu’un est venu. Qu’avons-nous fait ?



Deux trouées d'un bleu-gris très pâle sur la nuit noire : deux fenêtres à ogive très longues d'un gris blanc phosphorescent sur le marron du mur ennuité. Elles sont rapprochées et symétriques, solidaires, comme essayant de se réchauffer dans l'immensité du mur nu.

— La chambre de Geneviève est éclairée.

— Hé bien ?

— Je me demande, quand tous font semblant de dormir, combien d'yeux sont braqués sur ces fenêtres.

— Tu parles au hasard.

— Pas au hasard, j'ai surpris Agravain, Guilleret, Lucan. Et Mordred lui aussi, il ose.

— N'y pense plus, va te coucher.

Hennissements de cheval. Les bruits de ferrailles d'une armure s'accroissent avec le départ de Gauvain. Des nuages passent devant la lune dans le ciel clair et transparent, sur un son de corne long et répété couvrant, pour un temps seulement, le son de l'armure en mouvement, son cliquetis obsédant. Puis à nouveau le hennissement long et prolongé d'un cheval.

Lancelot dit face au ciel : Ne nous abandonnez pas, ne m'abandonnez pas moi-même, je dois lutter sans cesse contre une espèce de mort pire que la mort. Préservez-moi d'une tentation contre laquelle je puis à peine tenir.

Les hommes s'entraînent pour le tournoi sur des mannequins de bois recouverts d'une armure, les chevaux tournent en rond menés par une corde, le mannequin est terrassé par le bout de la lance de bois blanc qui s'avance toujours horizon-

tale sur fond de sable. Derrière ceux qui se battent passent des hommes en complet noir coiffés de chapeaux melon, très minces silhouettes dans la lumière de sable de l'après-midi. Ils portent ensuite les hommes en armures sur les chevaux, les soulevant par un genou replié, et ils s'envolent les uns à la suite des autres sur leur monture, sans fin dans l'air léger.

Lancelot met une alliance épaisse d'or blanc et d'argent, qu'il baise longuement. Il lève la tête, c'est la nuit de nouveau. Deux trouées d'un bleu-gris très pâle sur la nuit noire, deux fenêtres à ogive très longues d'un gris blanc phosphorescent sur le marron du mur ennuité. Elles sont rapprochées et symétriques, solidaires elles tentent de se réchauffer dans l'immensité du mur nu. Face à la trouée il dit : Pardon, je ne resterai pas longtemps, demain avant la nuit je serai de retour, et nous serons seuls, la nuit entière. Bruits d'armure, puis de pas dans le soir. Il part. Son des pas du cheval au trot, puis au galop, de plus en plus fort, alors qu'on regarde les deux ogives, les deux trouées d'or gris pâle dans la nuit.



Une ritournelle de cornemuse, très forte, doublée de coups de trompettes brefs et stridents ouvrent le tournoi. Les quatre notes reprennent à intervalles réguliers, à chaque fois un peu plus fort. Le premier drapeau est hissé en haut du mas : d'azur aux trois couronnes d'or. Le ciel est d'un bleu si pur que sans le vacarme du tournoi, la nature resterait muette face à cet infini.

De très près, sans transition, on voit les pattes et le corps d'un alezan nerveux aux balzanes blanches qui martèle, fou, le sol de sable. Puis le visage, magnifique, de Gauvain dans la loge. On ne voit toujours que le corps et les pattes du cheval, trois sont blanches, mais aussi les pieds de l'homme qui le monte, chaussé de métal, et le bruit obsédant du cliquetis de l'armure, de plus en plus fort. Le cheval longe une barrière de bois dans l'arène. Il fait plusieurs tours, les spectateurs suivent du regard et de toute la tête, à gauche et à droite. Le souffle du cheval augmente, sature le son, on pourrait croire qu'il va mourir avant le début du combat. Puis c'est le silence. La cornemuse reprend, très fort. Quatre notes, une blanche et deux fois deux noires, *si, la ré, la ré*. Plusieurs fois, ponctuant l'action. On voit les mains du joueur de cornemuse, le bel instrument, pie de vache bleu marine et doux. Le joueur, au visage coupé, fait face à deux tam-tams étranges, et à sa droite, un homme en armure est assis, sans tête visible, la main sur le genou. Un nouveau drapeau est hissé, écartelé d'argent et d'azur. En face l'adversaire, dont on ne voit que le bouclier (parti de sable et de sinople, de binettes de sinople et de sable en l'un et l'autre). Le heaume est baissé. Les chevaux se croisent, on ne peut les différencier, peut-être que l'alezan est plus clair, l'autre presque noir, mais on ne voit que les pattes, on ne comprend pas. Aucune couleur, rien ne permet de savoir qui se croise ainsi, dans un geste mortel, le long de cette barrière de bois. Impassibles, aussi, les visages, d'abord celui de Gauvain, se tournent de droite et de gauche pendant que le souffle d'un des chevaux envahit l'espace, sature l'attention. On ne voit

rien mais on entend le souffle de la mort. De nouveau le drapeau écartelé d'argent et d'azur est hissé, après chaque joute, avec des cris dans l'assemblée. La croupe du cheval part à toute allure, on voit le sable piétiné le long de la barrière, on voit les visages suivant la progression d'un des chevaux. Celui au bouclier parti de sable et de sinople revient au pas, lentement. Le chevalier penche légèrement, tient trop près la lance et le bouclier, rappelle Don Quichotte ou un pantin prêt à tomber. Nouveau tour, de nouveau la cornemuse, de nouveau le hissage, de nouveau un brouhaha. On attend. Sereine, la main reste posée sur le genou de l'homme assis près du joueur de cornemuse. Une main un peu sale, sur une armure roussie, mais belle et calme, d'une impassibilité hautaine. Cette fois le drapeau parti de sable et de sinople est hissé seul. Sur le mas d'en face, rien. Un chevalier sans couleur, le bouclier blanc. On le voit coupé à la taille, de trois quarts le heaume baissé, au-dessus des oreilles de l'alezan. On voit surtout le bouclier blanc, aveuglant au soleil. Hennissements. Gauvain sourit. Hennissements de nouveau. Chacun lève sa lance d'un geste sec, les quatre notes de la cornemuse et une longue note de trompette. Les chevaux s'élancent, on ne voit que le bas du ventre de l'un, l'étrier, le pied du chevalier et le sol qui défile si vite que l'ensemble ne fait que deux bandes marron et blanches avec un pied qui pend, solitaire et annonciateur de la fin, au centre, comme le pied métallique d'un mort découpé et apposé sur le haut d'une toile abstraite aux couleurs ternes, d'un lavis rayé. Visages des spectateurs. Très vite, le premier adversaire, au bouclier parti de sable et de sinople, tombe. Cris. L'homme

blanc change de lance. Cornemuse et nouveau drapeau (deux paons d'azur miraillés d'or). Départ, nouveau lavis à rayures, nouveau chevalier à terre. Le bruit des pas et des armures va s'amplifiant. Les cris de la foule deviennent stridents, nouveau drapeau hissé (deux bras de carnation, sortant d'une nuée d'azur et vêtus d'un manipule d'hermine). Gauvain, depuis la tribune où il est assis, dit son nom. Un nouvel homme à terre et Gauvain reedit, sans bouger, remuant à peine les lèvres mais fort, posément son nom. Souffle du cheval, quatre notes de la cornemuse deux fois, nouveau drapeau (deux lapins saillants d'argent, onglés de gueules). On ne voit plus que le sable où les hommes tombent, un par un. La cadence augmente, les drapeaux se succèdent, les hommes à terre aussi. L'un meurt. On voit le sable et la barrière de bois qui séparent les concourants, un visage en sang, des pattes balzanes. Les quatre notes de la cornemuse, de plus en plus fortes. Tant de vaincus, dans la bouche de Gauvain, et les écus farfelus qui se succèdent. Puis le chevalier blanc se retire. Son cheval fait quelques pas dans la forêt et le déverse inanimé dans un trou de feuilles. Une longue file de chevaliers passent à côté sans le voir. À tour de rôle lorsqu'ils prennent la parole, ils soulèvent leur heaume et on voit leur jeune visage.

- C'était son cheval.
- Il n'y a pas qu'une alezane au monde avec une étoile blanche au front.
- Mais il n'y a qu'une lance qui est la foudre.
- Et une seule façon de charger sans se couvrir.
- Mordred, tout se retourne contre vous ! Le mieux pour

l'instant est de le reconnaître et de vous tenir tranquille.

— Il ne peut rien faire comme tout le monde.

— Il voulait donner une leçon.

Un silence puis, inopinément, l'un dit :

— Il est blessé, le fer de ma lance est resté planté dans sa ceinture.

Dans un coin doit gire un bouclier, dissimulé derrière les estrades de bois clouées de planches de pin, d'argent écartelé de trois bandes de gueule.



On ne voit pas le visage des hommes à cheval, seulement leur corps à califourchon sur la croupe. Ils sont deux et se dirigent vers une cabane, devant laquelle une vieille semble attendre.

— Nous cherchons l'un des nôtres, il a peut-être été blessé.

La vieille ne bouge ni la tête, ni les yeux, et comme elle n'a rien à dire, elle n'est plus qu'elle-même, debout, comme une femme attendant devant un étal de boucher. On ne la voit qu'une seconde et de biais, comme une apparition.



On entend les pas d'un cheval, et on voit une petite fille accroupie ramassant des branches de fagots. La vieille à côté d'elle dit :

— Celui dont on entend le pas avant de le voir, il mourra avant la nuit.

— Même si c'est les pas de son cheval ?

— Même si c'est les pas de son cheval.

— Tu as dit la même chose de ceux qui sont passés avant-hier.

— Parce que pour tous, c'était le même signe.

Les pas plus forts, martelant le chemin. On voit le visage de la petite fille puis on ne voit plus que l'œil du cheval.

Lancelot dit : J'ai perdu mon chemin. La vieille répond qu'ici, c'est Escalot. Je vous mettrai sur votre chemin.

On regarde toujours l'œil du cheval, puis on voit de dos la vieille marchant à côté de la croupe. Puis Lancelot seul, sur une musique de cornemuse.